



Une certaine idée de la France : l'histoire d'une famille (1815-1914)

73

Le peintre néerlandais Ary Scheffer (1795-1858), qui vécut et travailla à Paris à partir de l'âge de seize ans, était l'artiste le plus renommé et le plus en vogue de son temps. Ernest Renan (1823-1892) était l'un des intellectuels français les plus illustres du XIX^e siècle. Ernest Psichari (1883-1914) était le fils d'un helléniste lui-même issu de la diaspora grecque d'Odessa mais qui, tout jeune, avait émigré en France, où il accéda au poste de professeur d'université. Le fils allait faire tout ce que sa famille abhorrait: embrasser la carrière des armes (son père était l'un des premiers dreyfusards), se convertir au catholicisme et tomber au champ d'honneur dans le premier mois de la Grande Guerre. Ernest Psichari est aujourd'hui un auteur oublié; la peinture de Scheffer n'est plus très bien cotée et, si le nom de Renan reste connu, son œuvre ne l'est plus guère. Pourquoi donc alors l'historien néerlandais H.L. Wesseling (° 1937) les réunit-il dans ce livre? C'est en raison de leurs liens de parenté: Renan épousa Cornélie Scheffer, la fille du frère d'Ary, Henry. La fille de Renan, Noémi, se marierait avec Jean Psichari, le père d'Ernest. Wesseling, qui se fit surtout connaître avec *Le Partage de l'Afrique - 1880-1914*¹ et publia aussi en 2012 une biographie de Charles de Gaulle, *De man die nee zei* (L'homme qui disait non. Charles de Gaulle 1890-1970)², avait déjà évoqué Ernest Psichari dans son premier livre: *Soldaat en krijger. Franse opvattingen over leger en oorlog, 1905-1914* (Soldat et Guerrier. Les opinions françaises sur l'armée et sur la guerre, 1905-1914, paru en 1969). Mais il avait alors surtout parlé de ses idées. Cette fois, il s'agit de l'homme. C'est en effet une histoire culturelle du XIX^e siècle français qu'il a voulu



écrire, qui commence avec le tournant de Waterloo (1815) et se termine en 1914, autre moment de rupture. Wesseling croit que l'historien a besoin aussi bien d'un télescope que d'un microscope: distance et proximité. Les vies concrètes de ses trois personnages fournissent les perspectives permettant de broser un tableau de ce siècle. Ainsi, les Psichari père et fils illustrent-ils l'évolution de la politique française entre 1890 et 1914 qui, après la victoire des dreyfusards, déboucha sur une victoire de la gauche (laïcisme, antimilitarisme) pour, plus tard, faire à nouveau place aux idées de droite (réhabilitation de l'armée, de l'Église et de la nation). Pour la France, le XIX^e siècle ne fut pas paisible du tout: il y eut les révolutions de 1830 (quand les Bourbons, revenus sur le trône après Waterloo, en furent chassés), 1848 (quand le roi bourgeois Louis-Philippe, issu de la maison d'Orléans, branche cadette de la maison de Bourbon, fut chassé à son tour) et l'insurrection de la Commune de Paris en

1870. Le pays se dota d'un empire colonial en Indochine, au Maghreb et en Afrique de l'Ouest.

En 1830, Ary Scheffer, qui était professeur de dessin des enfants de Louis-Philippe, duc d'Orléans, annonça que le trône était offert au duc. En 1848, il aida la famille royale à s'échapper des Tuileries devant la vindicte populaire. Entre-temps il agrandit son atelier en véritable petite usine et devint le peintre favori du Tout-Paris. Son salon était fréquenté par des artistes et des intellectuels, mais aussi des politiciens comme Thiers et son rival Guizot.

Peintre, il ne sut choisir entre le néoclassicisme d'Ingres et le romantisme de Delacroix. Quand il mourut en 1858, Baudelaire l'avait déjà catalogué comme dépourvu de tempérament et de style. Il entrerait dans l'histoire comme auteur d'œuvres sentimentales pour femmes sentimentales, qu'il valait mieux oublier. Et c'est ce qui arriva.

En 1877, à l'invitation du *Leidsch Studenten-corps* (Association d'étudiants de Leyde), Renan donna une conférence sur le thème: «Qu'est-ce qu'une nation?». «Un plébiscite de tous les jours», selon lui. Renan ne croyait pas à des facteurs comme la race ou la langue ou à des frontières naturelles, mais à une mémoire et des attentes partagées: «(...) le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis.»

L'une des grandes réalisations de la Troisième République (1870-1940) fut par conséquent la construction de la nation française: même si le pays demeurait en majeure partie une nation agraire, les paysans devinrent «français». Les routes, les voies ferrées et les voies navigables constituèrent un réseau de circulation national. Le service militaire (1872-1873) et l'obligation scolaire (1882) soudèrent les citoyens. À l'armée, le français fédérait les conscrits s'exprimant en différents dialectes et le culte de la patrie leur était inculqué. Les maîtres d'école apportaient les conceptions nouvelles et les Lumières dans tous les villages. Ils étaient les vecteurs de l'idéologie républicaine et un modèle d'éman-

cupation sociale. Il s'agissait fréquemment de fils de paysans. Leurs enfants parvenaient souvent au rang de professeur d'université. L'armée devint un refuge, le dernier bastion de la droite. La caste militaire incarnait une nouvelle idéologie conservatrice et nationaliste. Cela n'avait pas toujours été le cas: avant 1870, la gauche était militariste, parce qu'elle était du côté des soldats de Napoléon. Napoléon était un héros de la gauche. Mais avec l'affaire Dreyfus (vers 1900) l'opposition entre l'armée et une certaine fraction de la nation se manifesterait avec virulence. Cette affaire diviserait à mort la nation et des familles entières. L'honneur de la France était confronté à la vérité et à la justice, et des «intellectuels» - Zola en tête - pour ainsi dire juste «éclos» devinrent les hérauts de cette vérité et de cette justice.

Beaucoup de ces «intellectuels» se retrouvaient dans la maison de Jean Psichari et Noémi Renan, rue Chaptal, là où Ary Scheffer avait vécu et avait eu son atelier.

Pendant ce temps, outre la question de l'Alsace-Lorraine, la polémique sur la position de l'Église catholique suscitait un maximum d'émotion. Le gouvernement de l'anticlérical Émile Combes, président du Conseil de 1902 à 1905, allait prendre l'initiative. L'Église, à l'instar de l'armée, ne s'était-elle pas comportée dans l'affaire Dreyfus en ennemie de la République? Le deuxième article de *La loi concernant la séparation des Églises et de l'État* (1905) est clair: «La République ne reconnaît, ne salarie ni ne subventionne aucun culte. (...)».

Mais, précisément pendant ces années, maints hommes de lettres français se convertirent au catholicisme. Paul Claudel eut la révélation durant la nuit de Noël à Notre-Dame de Paris, et alla se déchaînant contre les livres de Renan, surtout contre son ouvrage *La Vie de Jésus*, dans lequel les fondements divins du fils de Dieu étaient battus en brèche. Selon Eugen Weber, pour des gens comme Charles Péguy et Ernest Psichari la croyance en Dieu était une confirmation et un complément de leur foi

en la France et pour eux l'Église catholique était la base de l'ordre social.

Sur ces entrefaites, le philosophe Bergson avait introduit sa méthode intuitive et son élan vital pour affirmer la suprématie de l'esprit français sur la *reine Wissenschaft* (la science pure) des Allemands. À la Sorbonne cette science aride était enseignée comme «un ersatz utile pour les moins bien lotis».

Au Collège de France, les formulations littéraires de Bergson faisaient florès. Selon le journaliste Pierrefeu, on pouvait même qualifier de bergsonien l'état-major de l'armée avant 1914, qui faisait peu de cas de la raison et révérait l'intuition. Cela aurait des conséquences catastrophiques dans les tranchées. Ce cocktail d'idées et de sensations est réuni dans le cas d'Ernest Psichari: il porte le nom de son célèbre grand-père mais rejette le présent et sa famille, l'armée est son monastère, la guerre une occasion de modernisation et de redressement pour la France. Il meurt en héros et martyr dans les premières semaines de la guerre.

Les Français considèrent leur XVII^e siècle comme leur grand siècle (l'Allemagne et l'Italie n'existaient pas encore; l'Empire des Habsbourg était vaste, mais peu homogène) et au XVIII^e siècle ils découvrirent - estiment-ils - les Lumières pour les offrir au monde. Mais au XIX^e siècle c'étaient la politique et la culture françaises qui dominaient, affirme Wesseling. Le français brillait dans les cours, la diplomatie et les salons d'Europe. En 1870 l'Allemagne surpasserait la France dans le domaine scientifique, mais la suprématie culturelle persista longtemps. La Première Guerre mondiale sembla redonner sa puissance à la France, mais l'Allemagne n'était pas brisée.

Le reste, on le connaît. Même si le pays est aujourd'hui une puissance nucléaire, il a depuis longtemps perdu sa position de force. Pourtant il se comporte toujours en grande nation, il boxe toujours au-dessus de sa catégorie. C'est ce que fit déjà De Gaulle de brillante façon en 1940 quand, à lui tout seul, il sauva l'honneur de la France, selon Wesseling.

Pour la construction européenne, il n'en alla pas autrement. Mitterrand fit payer par Kohl la réunification de l'Allemagne avec l'acceptation de l'euro.

Mais Wesseling conclut ainsi son livre: «L'Allemagne a obtenu maintenant de manière pacifique ce que les armes n'avaient jamais pu lui procurer, elle n'est pas devenue le pays le plus puissant du monde, mais bien de l'Europe. Les Français ont encore du mal à accepter cette réalité nouvelle».

Luc Devoldere
(Tr. M. Harmignies)

H.L. WESSELING, *Scheffer Renan Psichari. Een Franse cultuur- en familiegeschiedenis, 1815-1914* (Scheffer Renan Psichari. Une histoire de France culturelle et familiale, 1815-1914), Prometheus, Amsterdam, 2017 (ISBN 978 90 44633 84 9).

- 1 Titre original : *Verdeel en heers* (Diviser pour régner).
La traduction française, signée Patrick Grilli, a paru aux éditions Denoël de Paris en 1996.
- 2 Voir *Septentrion*, XLI, n° 2, 2012, pp. 79-81.